

SONNET

A mon ami M. Thomas A. Côte, instituteur aux îles de la Magdeleine

Loin de ton ciel natal, sur des plages lointaines,
Qui n'offrent de l'exil que les sombres tableaux,
Serais-tu donc semblable à ces âmes hautaines
Dont la stoïque humeur méprise les sanglots ?

Tu n'aimes, je le sais, que le bruit des fontaines,
Que les gémissements de la brise et des flots :
Ces murmures confus, ces notes incertaines,
Sont au pauvre exilé de si doux trémolos.

Mais, pourquoi disais-tu, quand on allait ensemble
Dormir sur la pelouse, à l'ombre des forêts,
Pourquoi me disais-tu : Loin de toi je mourrais ?

Tu n'es plus aujourd'hui, tu n'es plus, il me
Ce confiant ami dont les épanchements [semble,
Me donnaient autrefois de grands soulagements.

C. P. BEAUPRO

Cacouna, 26 mai 1881.

NOTA :—Il y a une erreur typographique dans le troisième vers de mon "Sonnet au Canada" ; au lieu de : un valeureux Français, il faut : aux valeureux Français.

C. P. B.

BIBLIOGRAPHIE

Une mine de pensées détachées, à l'usage des cultivateurs, par le Rév. P. Lacasse, pour faire suite au livre du même auteur, sous le titre de : *Une mine produisant l'or et l'argent*. 150 pages in-8, 5 centimes l'exemplaire.

En voilà une brochure qui renferme d'excellentes choses, des conseils utiles, patriotiques. Le style en est étrange au premier abord, il paraît même bizarre, mais les choses sérieuses présentées sous une forme légère, originale, sont les mieux comprises dans notre pays. C'est le seul moyen de faire lire un peu notre population. Le Père Lacasse aime son pays, il le prouve par ses écrits et surtout par ses actes. C'est un ami du peuple, un apôtre, comme M. le curé Labelle, de la colonisation et de toutes les bonnes œuvres.

Pour faire apprécier ses sentiments et ses idées, nous avons détaché de sa brochure les pages qui suivent :

DES CHERCHEURS DE PLACE

" La province de Québec est en voie de progrès. Rien ne peut mieux le démontrer que l'empressement avec lequel on cherche "des places," *Place, place, caillette, place, place, rougette*. Si cette manie de demander des positions au gouvernement s'accueille encore trois ou quatre ans, la province va tourner en gouvernement et le gouvernement n'aura plus de province. C'est à n'y plus rien comprendre : car comment expliquer la folie ou mieux la paresse des jeunes gens du jour ? On rêve comme bonheur suprême en ce monde d'avoir une position au gouvernement, et dès qu'on la tient, l'expérience prouve qu'on rêve d'en sortir.

" Il faut pourtant des hommes sages et vertueux pour aider les ministres, on en trouve, Dieu merci, partout en notre Canada ; l'opinion publique les désigne, les cherche, les pousse, ils n'ont que faire de se pousser. Ces gens en position rendent de grands services à la patrie. Ils sont à leur bureau au jour, à l'heure dite, ce sont des hommes de devoir qui servent leur pays. Ils ruinent leur santé en peu d'années et meurent tous bien jeunes.

" Mais quand je vois tous ces petits claques-dents de tribune, ces cabaleurs d'élection, venir se grouper autour des ministres, s'attacher à leurs flancs et les sucer comme des sangsues pour avoir une place au gouvernement, je suis tenté de répéter le fameux mot de notre Sir George Etienne Cartier : " Le gouvernement n'est pas le râtelier où doivent venir se panser tous les ânes du pays."

" S'il y a quelque chose qui puisse donner une idée de l'égoïsme et de l'apathie d'un peuple, c'est bien à coup sûr l'engouement pour les positions civiles de troisième et quatrième ordre.

" En est-on rendu là dans la province de Québec ! — Les chiffres sont contre nous. Pour une place vacante de 450 à 500 piastres, 250 noms furent présentés et ce qui est pis, 32,500 signatures furent données en faveur de ces nombreux prétendants. Probablement 2,500 journées

furent perdues. J'en connais même, qui depuis 4 ans, n'ont rien fait, attendant une place—2,500 voyages d'au moins 10 piastres chaque furent faits.—Supposez maintenant ces calculs en mains, qu'il y en ait 3,157 dans la province de Québec, cherchant une crèche, et vous saurez pourquoi le pays n'a plus de paille.

" Nous voyons avec plaisir que plusieurs membres de la classe instruite pensent maintenant à faire de leurs enfants, autre chose que des hommes de profession. Nous avons de riches médecins, avocats, notaires, marchands qui font de leurs enfants, des cultivateurs. Tant mieux, car si on veut croire que, dès qu'on est instruit, on ne peut faire un habitant, notre pays marche vers sa ruine. Ces demi-savants désœuvrés, flânant, cherchant des places, exciteront les passions populaires, maugréeront contre la société qu'ils traitent de marâtre, se rendront au dernier degré de l'ivrognerie et du vice en répandant partout la contagion et le dé-sordre.

" Si le nombre de ceux qui appartiennent aux professions libérales, augmente encore vingt ans dans la proportion de ces dernières années, les médecins, les avocats et les notaires quitteront dans pa-roisses et scieront du bois aux portes des habitants.

" Mes chers habitants, si vous avez sacrifié quelque chose pour faire instruire vos enfants, ne le regardez pas s'ils se mettent cultivateurs ; s'il y avait plus de cultivateurs instruits et moins de gens instruits ignorants, le pays n'en irait que mieux. Un cultivateur instruit peut faire plus de bien à la cause agricole que trente avocats sans causes.

" Donc, mères de famille, usez du pouvoir que votre tendresse peut exercer sur le cœur de vos fils pour les diriger vers la culture de la terre. Ne faites jamais demander de place au gouvernement pour eux, car c'est demander à les rendre malheureux et esclaves pour toute leur vie. D'ailleurs sur 200 qui demandent, il n'y en a qu'un qui obtient une position, et sur 200 qui ont des positions, il y en a trois qui vivent à l'aise, quatre qui n'ont pas de dettes, cinq qui sont assez gais, et 188 qui se tiennent toujours la tête basse, étant obligés d'être myopes pour ne pas reconnaître leur créanciers qui sont toujours doués d'une vue perçante. Sur ces 200 employés, 150 meurent avant 50 ans de la faim, maladie que les médecins appellent la dyspepsie, et la jaunisse emporte les autres. Ça ressemble au temps de la famille de Pharaon.

" De plus, mes chers amis, inspirez à vos enfants le sentiment du dévouement et du sacrifice—c'est le plus sûr moyen d'arriver. On ne peut soutenir la candidature d'un homme sans croire qu'il nous doit une position. Alors ce n'est plus pour le pays, ni pour cet homme qu'on travaille, mais pour soi-même. Une fois j'ai entendu dire ceci : je lui prête mon cheval pendant les élections, et maintenant il ne veut pas me donner de place, mon père.

" Une loi qui ferait beaucoup de bien au pays à l'époque actuelle, serait celle qui exempterait des charges publiques tous ceux qui cabalaient dans les élections. Ceux qui travailleraient pour le pays, continueraient quand même à travailler et ceux qui ne s'agiteraient que pour eux-mêmes resteraient tranquilles dans leur coin. Les élections se feraient sans bruit, les haines s'appaiseront et la tranquillité renaîtrait dans le pays.

" Un homme qui aime sa patrie, doit travailler pour elle dans la mesure de ses forces sans attendre une pension de toute la vie pour quelques jours de service et quelquefois de mauvais services. Il est pourtant si doux de travailler pour une patrie qu'on aime !!!

" Ainsi donc, mes bons amis, restons sur notre terre, travaillons avec intelligence pendant six jours de la semaine, allons à la messe le dimanche, restons à vêpres, et la vie passera comme toutes les choses de ce monde—puis alors on aura une place dans le gouvernement du bon Dieu, et là, il n'y a pas de destitutions possibles, ni de réduction de salaire."

Analyse et appréciation du discours de M. Pagnuelo par M. Fabre relativement à Laval

Déjà, s'est écrié douloureusement l'éminent avocat, l'université contrôle presque tout l'épiscopat, la presse et l'opinion publique : il n'y a plus de liberté de discussion, même sur les bills de la législature. Laval règne par la terreur, là où elle domine. A Montréal, le clergé et le peuple sont à l'abri de ses atteintes et veulent y rester. Ils ont l'appui d'une grande partie des prêtres et des citoyens des autres parties du pays, et même de ceux de Québec qui ne sont malheureusement pas libres de parler hautement.

Le tableau est sombre, et il devrait en coûter à des catholiques sincères de le tracer. Ce n'est jamais sans déchirements qu'on est amené à reconnaître de pareils torts, d'aussi noirs dessein, à des instituteurs jusqu'ici vénérés. Cette tyrannie effroyable qui avant de courber la législation à son joug, a déjà soumis à ses lois l'épiscopat et l'opinion publique, part, ne l'oubliions pas, d'une institution religieuse, et ce sont les plus catholiques d'entre nous qui la dénoncent. Comment peuvent-ils se défendre d'un regret en ébranlant les colonnes du temple du Seigneur !

Au danger de l'oppression par Laval se joint un autre péril signalé avec une égale inquiétude par M. Pagnuelo : l'abaissement des études. Cette institution, naguère notre orgueil, nourrirait la pensée d'enrayer le relèvement des esprits. Nous l'avouons franchement, nous pensions que l'opposition que rencontre l'Université venait d'un autre sentiment ; nous pensions que ce qui faisait pousser des cris d'alarme à plusieurs d'entre nous, c'était la crainte de voir tirer la jeunesse de ce doux état de somnolence intellectuelle qui a bercé tant de générations, et que si l'on voyait des professeurs qui ont blanchi dans la routine se ranger en bataille devant les vieilles sciences en ruines, c'était afin d'empêcher les élèves guidés par des maîtres mieux armés d'en découvrir la vérité.

M. Pagnuelo a terminé sa plaidoirie par une véritable déclaration de guerre. Il en résulte que les adversaires de l'Université sourds à la voix des Evêques, n'auront pas plus de respect pour les décrets de la Législature que ceux de Rome, et qu'ils passeront outre. Le peuple, a dit fièrement le défenseur de nos libertés menacées par Laval, a pris la cause en «ains, et un second procès aurait lieu pour faire annuler la statut.

En d'autres termes, l'esprit de soumission retourné contre lui-même ne s'arrêtera que lorsqu'il n'en restera plus trace. Ce ne sera pas assez, comme Camille, d'avoir renversé Rome, il faudra immoler tous les Romains, et les députés provinciaux seront traités sur la terre et au ciel, comme de simples cardinaux.

Arrêtons-nous sur cette perspective consolante, avant de descendre aux catacombes avec M. Trudel.

TERRIBLE CATASTROPHE

La fête de la Reine a été marquée, cette année, par une catastrophe qui a jeté la consternation dans tout le pays. C'est près de London (Ontario), que cette accident a eu lieu.

Le vapeur *Victoria*, chargé de passagers, revenait d'une excursion, lorsqu'à un mille du quai il s'est couché sur le côté et a sombré immédiatement. Décrire les scènes qui se sont passées alors serait impossible. De tous côtés des secours sont arrivés, mais, malgré cela, le nombre des victimes est très grand.

Le vapeur *Victoria* pouvait contenir environ 400 personnes ; lors de l'accident il avait 600 passagers à son bord. Il revenait de Spring Bank, et c'est proche du pont du chemin de fer que la catastrophe a eu lieu.

L'accident est dû à l'imprudence de l'agent de la compagnie et des promeneurs qui se sont entassés dans le bateau. Il paraît que plusieurs personnes prévoient

ant un accident, par suite de l'encombrement du navire, auraient fait des remontrances à l'agent, M. G. Parish, et que celui-ci se serait contenté de répondre : " Tout ira bien, je connais ce que j'ai à faire." Si tel est le cas, il a encouru une bien grande responsabilité.

Un M. Samuel Stewart, fabricant de poèles de cette ville, était au nombre de ceux qui ont protesté auprès du capitaine et voyant l'entêtement de ce dernier, il ne voulut point se risquer et fit descendre sa famille à terre où elle resta avec plusieurs centaines d'autres passagers.

Jusqu'ici, 230 cadavres ont été recueillis, et on pense qu'il y en a encore quelques-uns ensevelis sous les débris du bateau à vapeur. On calcule que le nombre des victimes de l'accident s'élèvera à 250.

Le conseil a résolu d'ériger un monument en commémoration du terrible accident. Les citoyens de London ont décidé de porter des insignes de deuil pendant 30 jours.

Son Excellence le Gouverneur-Général a envoyé un message de condoléance aux autorités de la ville. Il en a été de même de la part des municipalités environnantes.

La plupart des victimes sont des enfants et des gens ne dépassant pas la trentaine.

Il s'est passé à l'endroit où les cadavres étaient déposés des scènes à fendre l'âme. Un père a perdu ses quatre enfants ; d'autres en ont perdu trois.

Deux familles ont perdu chacune cinq de leurs membres.

Deux jeunes mariés de la veille sont au nombre des victimes, ainsi que deux fiancés qui devaient se marier le lendemain.

La nouvelle du désastre, qui avait été apportée en ville par quelques-uns des survivants, est tombée comme un coup de foudre au milieu de la population qui était depuis le matin dans la joie, et y a semé la consternation. Partout ce n'était que cris, et la scène n'a pas changé de la nuit.

Le capitaine Runkin, qui commandait le bateau, assure qu'il n'était pas surchargé, et il attribue la catastrophe à l'enfondrement du pont supérieur. Il dit, au contraire, qu'un certain nombre de jeunes gens qui étaient en bonne humeur, occasionnant fréquemment parmi les excursionnistes, un déplacement qui pouvait devenir dangereux, il les pria de rester en place sinon qu'ils iraient tous au fond de la rivière. Ils lui répondirent là-dessus que s'ils allaient au fond il irait avec eux. Suivant une autre version, quelqu'un aurait crié tout-à-coup que l'on voyait une course de yachts, et la foule, se précipitant de ce côté, aurait occasionné la catastrophe.

Ce terrible sinistre a jeté le deuil dans bien des localités environnantes et a répandu la consternation partout où la nouvelle en est parvenue.

—La mouche à patate a déjà fait son apparition dans quelques paroisses du district de Montréal, et les cultivateurs craignent qu'elle ne cause de grands ravages dès le commencement de l'été. Ils disent que probablement les feuilles seront mangées à mesure qu'elles sortiront de la terre.

UNE CONSIDÉRATION. — Lorsque la maison Dupuis Frères s'ouvrit sur la rue Ste-Catherine, quartier est de la ville, presque personne dans le commerce de marchandises sèches du moins, ne faisait d'annonces. Voyant cette maison prospérer avec un système d'annonces sages et vérifiant, toutes les autres l'imitèrent bientôt et aujourd'hui presque tous les marchands annoncent assez largement.

Rien de plus facile à faire. La question est de savoir si tous sont en état de répondre aux énoncés de leurs annonces.

Dans tous les cas on ferait bien de se méfier des hableurs.

Quant à nous, nous ne craignons pas d'inviter les dames à venir voir nos étoffes à robes nouvelles, nos soies noires, nos demi-parapluies (en tout cas) et nos parasols doubles et garnis en dentelle.

Le tout, nous ne craignons pas non plus de l'affirmer, à 25 par cent de moins qu'ailleurs.

Nous venons de recevoir par le steamer le *Parisien*, plusieurs caisses d'autres marchandises européennes. Dupuis Frères, 605, rue Sainte-Catherine, coin de la rue Amherst, Montréal.